

Philippe André, réalisateur

Il mixe les effets et les émotions



Philippe André manipulait les effets visuels sans modération à ses débuts. Aujourd'hui, il s'en sert pour provoquer des émotions.

Le dandy Alain Chamfort lui doit sa transformation en intouchable. Il a extrait de la paille du corps d'une jeune chanteuse, Émilie Simon; il a refait une beauté à une vieille voiture pour qu'elle connaisse la gloire d'une 206 Peugeot; il a introduit la 407 au milieu de voitures jouets... À travers ses derniers clips et pubs, Philippe André ouvre les portes d'un monde étrange et surréaliste, supporté par des effets visuels étonnants, teinté de poésie, voire de tendresse. Pourtant, loin de ces univers, ce réalisateur a rêvé toute sa jeunesse d'une carrière de chef d'orchestre. Écoles de musiques et conservatoires ont tracé sa route jusqu'aux études, qui se sont arrêtées rapidement. La difficulté et la vie monacale du travail le découragent. « Je n'avais pas envie de travailler seul tout le temps », rapporte-t-il. Il opte alors pour un métier d'équipe par excellence: le cinéma. Il veut composer des musiques de films. Au milieu des années 80, il entre à l'École supérieure de réalisation audiovisuelle. Question 7^e art, le jeune homme a pris du retard. Il entame alors un régime hypercalorique: deux films par jour pendant trois ans. Tout y passe, paraît-il. Il comprend que « la musique n'illustre pas forcément le scénario. Elle vient en contrepoint, les images plus la musique racontent une troisième histoire. » Cette cure le décide: il entend réaliser des films et superviser la musique. Après l'école, Philippe André enchaîne films d'expos à Beaubourg, documentaires et courts. Il se voit confier l'habillage de Planète Câble. Il imagine des mots et des phrases qui flottent dans l'espace. Reste à trouver le moyen de réaliser son idée.

À la fin des années 80, les possibilités de la postproduction sont assez sommaires. Philippe André passe deux à trois mois sur Harry pour juxtaposer les couches d'écriture. Il découvre les effets visuels. « La postproduction est un substitut à la caméra, c'est la porte ouverte à l'imaginaire. Pour moi, elle s'impose ». Il veut profiter de ce nouveau jouet. Histoire de s'amuser, ses envies penchent vers des projets conceptuels et graphiques. Et surtout vers les clips, un genre propice à ce style d'expression. Il réalise sa première vidéo pour Mauranne, un faux plan séquence

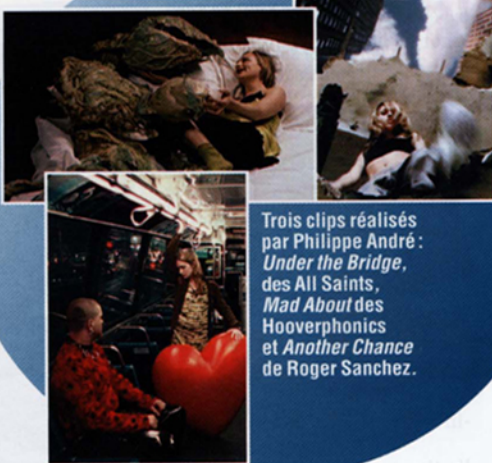
mêlant esthétique et postproduction. L'audacieuse Zazie lui fait confiance sur *Larsen*. Équipée d'une caméra, la chanteuse tourne son propre film, récompensé aux Victoires de la musique. C'est le début d'une série de succès et de prix. Philippe André les doit, entre autres, à une exigence: il ne travaille pas sur commande. « Pour les clips, il faut que j'aie carte blanche pour l'histoire et le concept, sinon je fais de la pub, explique-t-il. L'artiste doit être d'accord avec mon idée. » Parmi eux, Ann'so et Florent Pagny dont les vidéos sont rangées dans la cinémathèque d'Hollywood. Mais aussi Ophélie Winter: « Elle avait envie d'un truc délirant et de sortir ses tripes. » En 1996, il place la chanteuse dans une pièce recouverte de miroirs. À Ophélie de se déchaîner seule pendant quatre minutes. Concept simple, effet détonnant: *Shame on you* fait la une du magazine anglais *Shots*.

Le marché britannique ouvre ses portes. Philippe André séduit les All Saints. Pour *Under The Bridge*, le groupe est filmé dans une chambre trouée au sol et au plafond, suspendue au-dessus de New York. Mais les ouvertures sont des fonds bleus et la vue de la ville, créée en 3D à partir de photos. Les récompenses pleuvent sur cette première collaboration entre le réalisateur et le post-producteur Buf. Philippe André enchaîne avec *Lady Marmalade* du même groupe. S'ensuit une vidéo du groupe Texas, basée sur l'anamorphose et donc bourrée d'effets visuels. C'est aussi en Grande-Bretagne qu'il se refait une santé dans la pub. Après avoir pris la direction de films « trop esthétisants, trop plastiques et trop froids en France », selon ses propres termes, dans lesquels le script est

« La postproduction est un substitut à la caméra, une porte ouverte à l'imaginaire. »

le plus souvent au service de la technique, il décide de « se réinventer avec des pubs plus créatives ». Car, passée l'excitation des découvertes de la postproduction, Philippe André veut évoluer vers plus d'humanité et moins de graphisme.

Peu à peu, les prouesses visuelles doivent disparaître derrière l'histoire. Des intentions qu'il continue de mettre en pratique sur le territoire anglais. Ici, la musique lui paraît plus intéressante et les budgets, plus importants. Hooverphonic appartient à cette bande de téméraires. Pour eux, il dirige un clip expérimental, sans trucage mais filmé avec quatre caméras accrochées à une Steadicam. Plus tard, il crée pour eux une créature, mi-géant mi-légume, en animatronic. « Je me suis rendu compte que j'avais envie de travailler dans le registre des émotions ». La preuve: *Another Chance*, de Roger Sanchez, où une jeune fille se trimballe avec un cœur qui rétrécit car elle ne trouve pas l'âme sœur. « C'est la musique et son mouvement qui



Trois clips réalisés par Philippe André: *Under the Bridge*, des All Saints, *Mad About the Boy* de Hooverphonic et *Another Chance* de Roger Sanchez.

me conduisent vers une histoire. Je m'appuie sur les paroles pour trouver un contrepoint, raconter ce qui n'est pas dit mais qui pourrait être évoqué par la chanson. » Le clip reçoit des prix. Roger Sanchez en redemande, puis Youssou n'Dour. Morcheeba fait l'unanimité. Dido tente le coup, mais le film est censuré. Il est jugé trop violent. En 2003, la musique française séduit à nouveau le réalisateur. Du moins, la jeune Émilie Simon. Pour son premier clip, il l'installe sur une chaise géante et lui entaille la peau. « Cela montre la naissance d'une artiste: au départ elle ne chante pas. Plus elle extrait ces herbes sèches de son corps, plus elle devient vivante (c'est de la taxidermie à l'envers). Peu à peu, elle accède à la parole. » Son envie de créer de l'émotion se confirme: « Il faut qu'il se passe quelque chose quand on regarde un film. » Une ligne qu'il adopte aussi dans la pub. N'est-on pas attendri devant cette vieille voiture qui tente - grâce à un subtil morphing 3D - de ressembler à une 206? « C'est un vrai mélange entre une idée super forte, l'émotion et la postproduction. C'est un aboutissement, tout s'imbrique. » Grâce à ces succès, les portes du marché américain ont fini par céder.

Le réalisateur vient de signer un contrat avec une société de production à Los Angeles, Villains. « Pour percer aux États-Unis, il faut être très bien représenté et y être tout le temps ». Il compte rencontrer des artistes qui ne travaillent que sur place et profiter de budgets plus conséquents. S'il prépare un court métrage, il se verrait bien développer un long, « mais dans les circuits indépendants ». Un film surréaliste, à la limite de l'étrange, avec des personnages et beaucoup d'émotions.

Cécile Margain